

Nombreux concurrents de Matthieu de la Drôme, ou astrologie populaire

Autor(en): **Blanc, S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 9

PDF erstellt am: **09.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Séances de M. Naville.

M. le professeur Naville, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans un précédent numéro, a donné lundi et mercredi deux nouvelles séances. La première avait pour objet l'état actuel de l'athéisme en Europe, et la seconde était entièrement consacrée au livre de M. E. Renan, intitulé : *la vie de Jésus*. Dans celle de lundi, l'illustre professeur genevois a passé en revue les différents systèmes des écoles philosophiques de France, d'Allemagne et d'Angleterre, et nous a fait voir que par des voies souvent dissimulées, toutes leurs doctrines tendent au même but ; *la négation de Dieu*, tendances perfides qui, malgré les grands mots et les belles phrases qui les habillent, ne peuvent que tromper, troubler, égarer. Dans celle de mercredi, M. Naville, s'est presque surpassé, et l'on sentait dans l'assemblée pressée entre les murs du temple de St-Laurent (vraiment trop petit ce soir-là), une émotion puissante et à peine contenue. Les personnes qui tiennent avant tout aux *arguments*, ont dû se déclarer satisfaites à l'ouïe de ceux dont M. Naville s'est servi pour faire ressortir la faiblesse du livre de M. Renan et son impuissance lorsqu'il s'attaque aux croyances qui, depuis dix-huit siècles, sont le refuge de l'humanité souffrante. Disons en terminant qu'il était impossible à la plupart, pour ne pas dire à tous les auditeurs de M. Naville, de se retirer sans avoir applaudi par des battements de mains aux émouvantes paroles d'un homme aussi convaincu de ce qu'il dit qu'ému de l'importance de son sujet. Nous pensons que la sainteté du lieu n'a pas à souffrir de ces applaudissements, si l'on pense au sentiment qui les fait éclater.

H. RENOU.

Nombreux concurrents de Matthieu de la Drôme, ou astrologie populaire.

Sur quoi s'appuient les astrologues pour prédire le temps ? Le mot astrologie l'indique. C'est sur l'observation des astres, leur position et surtout celle de la lune, dont l'influence sur notre terre est bien reconnue, puisqu'on lui attribue les marées.

Or, si la puissance d'attraction de lune est assez

grande pour imprimer un tel mouvement aux océans, nul doute qu'elle n'exerce aussi son influence sur notre atmosphère. Mais quant à l'effet de cette attraction sur l'air atmosphérique et à l'action qu'elle peut avoir sur le temps, personne, jusqu'ici, n'a pu l'apprécier, pas même Matthieu de la Drôme.

On sait, ou l'on ne sait pas, qu'après une période de vingt-huit ans, qu'on nomme cycle solaire, les mêmes quantités des mois correspondent aux mêmes jours de la semaine, ce qui n'arrive pas d'une année à l'autre. Ce retour périodique, qui fait, qu'à la rigueur, les almanachs d'il y a vingt-huit ans pourraient nous servir pour cette année, amène-t-il une certaine analogie dans le temps ; c'est ce que de nombreuses observations faites dans plusieurs endroits pourraient seules prouver.

Les causes des changements de temps sont multiples, et, tout en espérant que l'avenir apportera quelques nouvelles lumières sur ce sujet, nous avouons notre incapacité à vous rien prédire, si ce n'est, peut-être, qu'il fera plus chaud en été qu'en hiver, ce que vous savez et sentez aussi bien que nous. Mais si nous ne possédons pas la science astrologique, fort discréditée d'ailleurs, nous pouvons vous parler des prédictions de temps, basées sur l'expérience populaire et sur le bon sens.

La forme des prédictions populaires n'a pas d'ailleurs la précision que donnent aux leurs les astrologues. Le peuple ne dit pas, par exemple : du 6 au 10 février, le temps sera orageux ; il y aura des rafales de neige, suivies d'un froid excessif, etc. ; il dit, s'il parle en français : *il faut que l'hiver se fasse* ; mais le campagnard, dans son patois, explique la chose d'une manière plus poétique et plus gracieuse, en disant, s'il fait trop doux à Noël : *Atzallande les mousselions, à Paquies les Uyaissons* ; ou si cette douceur du temps se prolonge dans le mois de février : *Se févrai ne févrotte vint mar que to débiotte*. Si févrotte et débiotte ne sont pas français, vous conviendrez avec moi que c'est dommage ; car ils sont très expressifs.

La plupart de nos lecteurs connaissent l'appréhension dans laquelle sont beaucoup de gens à l'approche

de la Saint Pégrin et de quelques autres tout aussi funestes à l'agriculteur et surtout au vigneron. Hélas, c'est une époque critique de l'année ; c'est comme une lutte entre l'hiver qui s'en va et l'été qui aspire à prendre sa place ; mais les pauvres saints n'en peuvent pas davantage ; aussi le vigneron ne les maudit point, mais quand elles sont heureusement passées, il sait que la récolte prochaine est à moitié sauvée et qu'on peut bien boire quelques verres sur la peur. La cruelle persévérance de cette bise de mars, qui nous coupe la figure, ne l'intimide pas, il espère qu'avril sera chaud : *Bise de mars et vent d'avril*, dit-il, *c'est la richesse du pays* ; — *Avril sec et chaud remplit et greniers et tonneaux*. Le vigneron craint moins la St.-Médard que l'agriculteur ; il pense qu'un bon soleil d'avril et de septembre suffira pour mûrir sa récolte, tandis que l'agriculteur ne voit pas arriver ce jour sans quelques graves soucis ; car, dit-il : *Se piau à la St.-Médard, piau chi senannes sen cessa*.

Disons, pour terminer, que St.-Médard n'est pas plus responsable des pluies de juin et de juillet que St.-Pén-crance et St.-Pégrin ne le sont des gelées tardives de mai.

S. BLANC.

Lausanne en 1900.

DEUXIÈME LETTRE.

Lausanne, le 30 novembre 1899.

Pendant ma convalescence, et sur mon invitation, j'ai reçu la visite d'un de nos anciens amis, qui a eu bien de la peine à me reconnaître après quarante ans de séparation ; il me faisait rapporter une malle remplie de livres, de lettres et de gravures, avec des notes écrites par mon père, pendant les dernières années de sa vie ; comme elles me paraissent intéressantes, je t'en envoie quelques fragments, afin que tu puisses mieux te rendre compte des nombreux changements que Lausanne a subis.

Nos rues, si étroites au commencement de ce siècle, étaient fermées dès le coucher du soleil et après la cloche de la retraite par de grosses portes qui ont disparu avec le temps.

Des murs ou remparts, dont on voit encore quelques vestiges, entouraient la ville depuis la place de St.-François à la Cité, du côté de l'orient, jusqu'à la porte de Couvaloup, et dès cette même place jusqu'au Château, du côté de l'occident.

Des anciennes tours, à l'exception de deux qui subsistent encore, et divers monuments gothiques qui se dressaient dans les premières années de ce siècle ont disparu sous les constructions nouvelles élevées sur leurs ruines. Il me souvient encore de ces deux prés rapides, à la Riponne, au bas desquels coulait la Louve. Cet endroit présente aujourd'hui une belle place de marché, avec une vaste Grenette ; le marché au grain se tenait autrefois sur la place de la Palud.

Il n'y avait aucun hôtel sur la place de St.-François,

mais un marché au foin, à l'occident de l'église, une vieille douane à l'orient de cet édifice, et un grand arbre de liberté qui se balançait dans les airs.

Les seuls hôtels, grands et petits, qui existaient dans cette ville, étaient situés dans les rues de Bourg et de St.-Pierre, seules privilégiées et demeures des riches, qui habitaient leurs campagnes en été. L'on y voyait à peine deux ou trois magasins perdus entre de nombreuses portes cochères.

Le chemin dit Derrière-Bourg était bordé d'un mur qui empêchait la vue du lac. Ce chemin était si étroit que les chars pouvaient à peine y passer.

En Chauderon, Mauborget, au Maupas, au-dessus de la Riponne, au Valentin, à la Pontaise, au Pré-du-Marché, aux Petites-Roches, à la Caroline, sur le chemin de la Solitude, on ne voyait aucune maison ; tous ces lieux étaient plantés de vignes, de prés, de jardins, et présentaient l'aspect d'une contrée rurale.

Le port d'Ouchy, avec sa vieille douane, était solitaire et presque sans navigation ; la seule petite chapelle qui s'y trouvait était une grande salle dans l'hôtel de l'Ancre, où l'on faisait une prière le dimanche après-midi.

Enfin, la population de Lausanne ne comptait que 40 ou 42,000 âmes.

Les cimetières, aux portes de la ville, n'étaient que des prés tristes et déserts, parsemés de bosses de gazon dessinant la présence des fosses ; on n'y voyait ni tombeaux, ni pierres tumulaires, ni inscriptions, ni arbustes, ni aucune espèce de verdure. Cependant, depuis que les Bernois ne gouvernent plus notre canton, ces landes solitaires sont devenues de véritables jardins, couverts de verdure et de fleurs, avec des tombeaux élégants, sur lesquels on peut lire avec intérêt les noms de nos parents et amis.

Je suis enfin sorti de mon hôtel de Pépinet, situé à l'angle de cette place et au bas du Grand Saint-Jean, qui a repris beaucoup de vie depuis notre départ. J'étais accompagné de notre ami Blanc, que j'ai été si heureux de retrouver, ne connaissant plus personne dans cette ville et m'y voyant seul et isolé comme sur une terre étrangère.

Une chose qui m'a d'abord frappé est une grande place, agrandie par la démolition de plusieurs maisons et de la halle, qui se dressaient jadis en face de mon hôtel et qui masquaient la vue de la place du Pont, avec son antique fontaine, ainsi que de l'entrée de la rue du Pré.

Cette place est couverte d'omnibus, de petites voitures et de chars de toute espèce, qui conduisent par un large chemin dès la rue des Moulins jusqu'à la gare du chemin de fer, en passant sous un tunnel dont j'avais déjà admiré la hardiesse, partant dès les côtes de Montbenon et par-dessous cette place jusqu'aux bâtiments de la gare. Cette rue est bordée d'une rangée de maisons ornées de magasins et de petits appartements.

Nous avons suivi les maisons de la rue du Pré, rélar-